

# LE MAGASIN

401293

## DE LA GRAINE DE LIN,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,  
PAR MM. BAYARD ET REGNAULT,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,  
le 8 décembre 1842.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LANDRY, marchand grainetier, 30 ans.....	MM. AMANT.
PASCAL, apprenti, 23 ans.....	ARNAL.
BENOIT, commis et ami de la maison.....	ADOLPHE.
VIARD, garçon de magasin.....	VIARD.
M <sup>me</sup> LANDRY, 22 ans.....	M <sup>me</sup> MARTIN.
HERMANCE, nièce et pupille de Landry, 17 ans.....	DOCHE.
M <sup>me</sup> RADOT, vieille bonne, 50 ans.....	LECOMTE.

La scène se passe de nos jours, à Paris, chez Landry, rue de la Vieille-Truanderie, au Magasin de la Graine de Lin.

NOTA. Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre ; le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite. Les changemens de position, dans le courant des scènes, sont indiqués par des renvois au bas des pages.

Le théâtre représente un magasin au premier étage. A droite, au premier plan, élevé de quelques marches, un petit cabinet entièrement découvert, en forme de bureau de caisse, donnant en saillie sur la scène, et dans lequel sont une table, deux tabourets, des registres et des sacs de graines ; le tout donnant en face du public, un petit comptoir est devant les marches qui conduisent à ce cabinet. Une barre de fer porte les balances qui sont sur ce comptoir. Au deuxième plan, du même côté, une armoire sur laquelle est écrit : *Farine de Moutarde*. Au troisième plan, la chambre de M<sup>me</sup> Radot. A gauche, au premier plan, une table et deux chaises. Au deuxième plan, la chambre de M<sup>me</sup> Landry, et ensuite un casier rempli de petites boîtes étiquetées. Au fond, à gauche, est un escalier conduisant au grenier qui est au dessus. A gauche, au troisième plan, au plafond, un large judas servant à monter les sacs de graines. Dans le fond, en dehors du magasin est un escalier par où l'on descend au rez-de-chaussée. On voit çà et là des sacs de graines.

### SCÈNE I.

(Au lever du rideau, Landry est assis près d'une table, dans le petit cabinet à droite, appuyé sur son coude et paraît rêveur. Benoit écrit près de lui, sur un registre. — A gauche, dans le magasin et sur le premier plan, madame Landry et Hermance sont assises près de la table occupées à coudre. Pascal assis par terre sur le premier plan, est entouré de petits sacs de papier qui renferment des graines, et qu'il ficelle et étiquette.)

M<sup>me</sup> LANDRY, HERMANCE, PASCAL, LANDRY,  
BENOIT, puis M<sup>me</sup> RADOT.

BENOIT, à Landry.

Patron ! Patron ! M. Landry.

LANDRY.

Hein ? ah ! oui... Je rêvais ; que je suis bête, mon Dieu !... Revenons, Benoit... Voilà qui est réglé... L'inventaire de la caisse est terminé, reste celui des marchandises.

BENOIT.

Quand vous voudrez, patron... Il me semble que le Magasin de la Graine de Lin est en train d'aller à la fortune,

(Ils rangent des papiers.)

HERMANCE.

Mon Dieu ! comme mou oncle est occupé avec son premier commis !

M<sup>me</sup> LANDRY.

Tous les ans après les vacances de Pâques il

fait un inventaire général de la maison, et puis il va faire un voyage dans son pays en Auvergne.

PASCAL, étiquetant le sac qu'il tient.

« Graine de... » (A part.) Quelle position ridicule pour un cœur sensible!... Si je n'ai pas l'air d'un... (Écrivant.) « Melon. »

M<sup>me</sup> RADOT, entrant.

Madame, voici une facture qu'on vient de présenter.

M<sup>me</sup> LANDRY, la prenant.

Voyons cela...

M<sup>me</sup> RADOT, à Pascal.\*

Mon Dieu! M. Pascal, en faites-vous de ces petits sacs de graines!...

PASCAL.

Ah! oui, mère Radot! ah! oui!... Graine de souci... Il y en a encore plus gros que ça dans mon cœur... Ah! oui...

HERMANCE, à part.

Pauvre garçon!...

M<sup>me</sup> LANDRY, se levant.

Bien! Je vais en parler à mon mari, dites qu'on attende!

(Elle entre dans le cabinet, M<sup>me</sup> Radot descend.)

LANDRY, à part.

Ma femme! c'est impossible! (La voyant entrer.) Ah! qu'est-ce que c'est? de l'argent à donner? (La regardant, à part.) Ma femme!

(Pendant qu'elle examine la facture avec M. Landry et que Benoit continue à rauger les papiers, Pascal se lève à moitié et se rapproche d'Hermance en marchant à genoux.)

Hum! PASCAL.

Chut! HERMANCE.

O ange! PASCAL.

A vos graines! HERMANCE.

Dites-moi donc! PASCAL.

Rien. HERMANCE.

Le rendez-vous d'hier soir a manqué... mais un autre, si tu m'aimes!

Hermance.

Oui. PASCAL, laissant échapper un cri.

Oh! LANDRY.

Quoi? HERMANCE.

Chut!  
(Pascal retombe assis sur les sacs, Hermance se remet à son ouvrage.)

M<sup>me</sup> LANDRY, rentrant.

Qu'est-ce qu'il y a?

\* Madame Landry, Hermance, madame Radot, Pascal, Landry, Benoit.

PASCAL.

Plait-il?... Ah! c'est la mère Radot qui revient. (A part.) Bon! j'ai écrasé deux sacs d'oillettes d'Inde.

M<sup>me</sup> RADOT.

On attend.\*

LANDRY, suivant sa femme.

C'est bien, je descends. (A Pascal.) Allons, dépêche-toi, paresseux! Quand tu regarderas en l'air, ça n'avance pas la besogne.

PASCAL, à part, regardant Hermance.

Peut-être, grainetier. (Écrivant.) Barbe de bouc et oreille d'ours... Ton vrai portrait.

LANDRY.

Et toi, petite, c'est aujourd'hui qu'on retourne à la pension.

HERMANCE.

Mon oncle!

LANDRY.

Il le faut... avant mon départ; et surtout pas de mutinerie... Je n'en permets pas, je n'en permets à personne...

PASCAL, à part.

A la pension!

M<sup>me</sup> LANDRY, à part.

Dire que cet homme a été charmant!

LANDRY, l'épianant.

Plait-il? Qu'est-ce que c'est, madame Landry?

M<sup>me</sup> LANDRY.

Je n'ai rien dit.

LANDRY.

C'est bien... Allons, mon pauvre Benoit... (A part.) Ma femme!... (A Pascal.) A ton ouvrage, donc, jeune Savoyard!

PASCAL, se levant vivement.

Monsieur, je ne suis pas un Savoyard!... Je suis de Chambéry, c'est vrai; je suis un enfant de la Savoie; mais je ne suis pas un... (Landry et Benoit descendent l'escalier en riant.) C'est un Auvergnat qui est un Savoyard!

M<sup>me</sup> LANDRY, avec grâce.

Allons, calmez-vous et terminez vos sacs.

PASCAL, se rassurant sur les sacs.

Oui, la bourgeoise, oui... Bon! j'ai crevé des oreilles d'ours.

SCÈNE II.

PASCAL, toujours assis, M<sup>me</sup> LANDRY, HERMANCE, M<sup>me</sup> RADOT.

HERMANCE.

Ainsi il faut que je retourne en pension, moi qui espérais ne plus y rentrer.

M<sup>me</sup> RADOT.

Il est bien temps, à dix-sept ans.

PASCAL, à part.

Dix-sept ans! (Écrivant.) Mignonnette.

\* Madame Radot, Hermance, madame Landry, Landry, Pascal, Benoit.



LANDRY.

Patronne!... Allez-moi chercher la clé du grenier.

PASCAL.

Oui, j'y vais, patron... Merci, patronne... j'y vais. (Il sort.)

LANDRY.

C'est bien heureux! Fainéant!  
M<sup>me</sup> LANDRY.\*

Mon Dieu! mon ami, comme tu le rudoies, ce pauvre garçon! Tu oublies que c'est le neveu d'un de tes correspondans.... que nous l'avons eu ici tout jeune.... qu'il nous est attaché.... qu'il nous aime...

HERMANCÉ, à part.

Oh! oui...

LANDRY.

Je l'en dispense. Un paresseux! un mal-bâti!  
(Mouvement de M<sup>me</sup> Landry.)

HERMANCÉ, à part.

Si l'on peut dire...

LANDRY, à Hermance.

Qu'est-ce que tu fais là, toi? Es-tu prête à partir? Voilà madame Radot qui va te conduire à ta pension.

M<sup>me</sup> RADOT.

Quand mademoiselle voudra.

HERMANCÉ.

Mais je ne veux pas... Par exemple!

LANDRY.

Qu'est-ce que c'est? J'ai dit que tu y resterais jusqu'à ton mariage... (A part.) J'ai mes motifs.

HERMANCÉ.

Eh bien! alors.... mariez-moi.... je suis toute prête.

LANDRY.

Petite folle... une enfant.... Dans un an... j'ai ton affaire!

HERMANCÉ.

Oh! non, par exemple!... je sais bien qui... plutôt mourir!...

LANDRY.

Allons, embrasse-moi... et pars.

HERMANCÉ.

Non, je ne vous embrasserai pas... parce que c'est mal... parce que vous êtes méchant.

M<sup>me</sup> RADOT.

Chut! vous allez le mettre en colère.

M<sup>me</sup> LANDRY.

Allons, du courage!

HERMANCÉ.

Oui, j'en aurai du courage... je n'irai pas à votre pension.... ou plutôt je m'en échapperai... (Ils se mettent à rire de sa colère.) Oui, oui, je m'échapperai... et ce sera votre faute, parce vous êtes des tyrans...

LANDRY.

Madame Radot, je vous la confie sous votre responsabilité.

\* Madame Radot, Hermance, madame Landry, Landry.

HERMANCÉ, à part,

Pauvre petit Pascal! quand il saura mon départ, il fera quelque malheur, c'est sûr.

LANDRY, s'approchant d'elle.

Nous ne sommes pas encore partis!...

HERMANCÉ.

Je m'en vais, despote!

ENSEMBLE.

AIR :

Vite que l'on s'empresse

De partir,

Et qu'à l'instant on cesse

De gémir.

M<sup>me</sup> LANDRY, M<sup>me</sup> RADOT.

Il faut bien qu'elle cesse

De gémir,

Car ici l'on s'empresse

D'obéir.

HERMANCÉ.

Il faut que je m'empresse

De partir,

Mais j'puis avec adresse

Revenir.

LANDRY.

Allons, suis Suzanne.

HERMANCÉ.

Oui, mais j'ai souvent, à g'noux,

Porté l'bonnet d'âne,

Qu' j'étais moins méchant' que vous.

REPRISE ENSEMBLE.

Vite que l'on etc.

(Elles sortent par l'appartement de madame Landry.)

LANDRY, seul.

Une scène pareille! Oui, c'est plus prudent, car enfin, qui me dit que ce n'était pas pour elle?

PASCAL, accourant de la boutique.

Voilà, patron, voilà!... (Regardant autour de lui.)

Ah! tiens! où sont-elles donc?

LANDRY.

Eh bien! à qui en a-t-il, cet ahuri?

PASCAL.

C'est la clé du grenier... Ils vous attendent... les autres... là-haut!

LANDRY, montant l'escalier.

Et à ton poste... à la boutique...

PASCAL.

J'y vais, à la boutique... j'y...

(Quand Landry ne le voit plus, il revient vivement en scène.)

## SCÈNE IV.

PASCAL, seul.

Je n'y vais pas à ta boutique, oncle inhumain, patron féroce!... Je ne sais pas si tout le monde est comme moi... mais ce petit homme nerveux

me sort par les yeux... qui ne sont pas de lapin, entends-tu... grainetier de malheur...

AIR :

Y a dans lui de l'âne et du renard !  
Et je m' demand' si c'est un homme,  
Ce petit laid m' fatigue et m'assomme !  
C'est ma bête noir', c'est mon cauchemar ;  
Et, comm' j'ai ouï dire à ma mère,  
Quand ell' voyait un tel magot :  
Si n'y avait qu' nous deux sur la terre...  
Le monde finirait bientôt. (Bis.)

Il me reproche d'aimer la société... Ah ! j'étais né pour elle... pour en faire l'orne... (Se reprenant.) Que dis-je ? pour en multiplier les ornemens !... Il n'y a dans cet ignoble magasin qu'un être qui comprenne cela comme moi !... Hermance... Mais son tuteur barbare nous sépare sans cesse !... même le soir... quand il fait noir... comme hier lorsqu'il m'a fait fuir de ce balcon où j'attendais ma belle... avec des palpitations à me faire sauter la cervelle. Ah ! on ne sait pas ce que c'est que d'aimer une femme... *A la Graine de Lin !* rue de la Vieille-Truanderie... Non... c'est à en devenir... passez-moi le mot... Oui... c'est au point que depuis quelque temps ma tête elle-même, accablée sous le poids de la mélancolie, ne peut pas mettre au monde une idée... (Baissant la voix.) Mais, par bonheur, j'ai trouvé sur le quai la *Belle Olympé*... qui ne me quitte ni jour ni nuit... soixante-quinze centimes... je l'ai là dans ma poche... (Tirant un livre de sa poche.) Un excellent petit bouquin... d'un auteur que j'ignore... ce sont des amours par lettres... c'est brûlant, c'est délirant, c'est très commode... (S'asseyant à la table pour écrire.) J'ai remarqué qu'après les avoir lues, écrites de ma main, Hermance est cramoisie d'émotion, de passion et d'admiration... Copions... (Il copie en lisant.) « O Olympé... » non, ô ange !... c'est de moi, ça... (Continuant.) « Il y a une heure que je vous ai vue, » et, depuis, divinité chérie, il me semble que des années ont passé sur ma tête et blanchi mes cheveux... » (S'arrêtant.) Quelle idée ingénieuse et adroite !... Il semble déjà qu'elle me voit avec des cheveux blancs... c'est laid, mais c'est touchant... (Continuant.) « Mais votre chevelure de » j'ai est sans cesse devant mes yeux... » (Parlé.) De gea !... je n'ai jamais vu un gea !... faut croire que c'est un oiseau renommé par son plumage !... (Continuant.) « Et vos yeux d'Andalouse sont deux » firmamens d'où jaillissent, dans une nuit bien » noire... deux étoiles brillantes ! » (Parlé.) Je ne comprends que médiocrement... mais comme on voit que ce doit être de jolies expressions !... Je gage que c'est, pour le moins, un académicien, eet auteur-là... (Ecrivant.) « Brillantes !... Il faut vous » voir, vous parler en secret, ou mourir... ou mourir !... » (Pleurant.) C'est bête !... je pleure... Mour Dieu ! que c'est donc.. Bien sûr, ce doit être

un académicien. Et vite je signe : « Pascal. » C'est de moi, ça. Et maintenant dans la boîte aux pensées... elle y viendra... (Mettant sa lettre dans un tiroir du casier.) J'ai compris son regard... (Entendant la voix de Landry.) Oh ! c'est lui... l'ogre...

## SCÈNE V.

BENOIT, LANDRY, PASCAL.

PASCAL, chantant, tout en arrangeant ses sacs.  
Aux montagnes de la Savoie  
Je naquis de...

LANDRY.

Comment ! encore là ?

PASCAL.

Ne faites pas attention, patron.. Je finis.. (Chantant.)

Je naquis de pauvres parens...  
Voilà...

LANDRY.

Ça durera-t-il long-temps ?

PASCAL.

Il y a trois couplets, patron... (Chantant.)

Voilà qu'à Paris on m'envoie,  
Car...

LANDRY, avec impatience.

Mais te tairas-tu ?... Ramasse tes graines... Une matinée tout entière pour étiqueter et ficeler quelques malheureux sacs !... Par ici, Benoit !

PASCAL, ramassant les sacs et chantant.  
Car nous étions beaucoup d'enfans...

LANDRY.

Mais tais-toi donc !... Tu vas porter dix kilogrammes de graine de lin chez le pharmacien de la rue aux Ours...

PASCAL.

Chez M. Seringuet ?

LANDRY.

Seringuet... Est-ce que c'est son nom ?

PASCAL.

Je l'ignore... mais on ne risque rien de l'appeler comme ça... (Il met sa veste.)

LANDRY, haussant les épaules.

Nigaud !... Allons, va prendre ta hotte pour mettre la marchandise ; on te donnera d'autres paquets en bas.

PASCAL.

La hotte ! patron... Merci ! je ne veux plus porter la hotte...

LANDRY.

Comment ! tu t'es fait faire une hotte...

PASCAL.

Qui est à moi...

LANDRY.

Et tu refuses de la porter... parce que...

PASCAL.

Parce que cela déplaît à quelqu'un.

BENOIT, qui est descendu en scène.

A une femme peut-être?...

PASCAL.

Peut-être, Benoit...

LANDRY.

Ah! ah! voilà le Savoyard qui s'émancipe!...

PASCAL, se révoltant.

Je ne suis pas un Savoyard... Je ne porterai pas la hotte!

LANDRY.

Comme tu voudras... mais porte mes dix kilogrammes de graine de lin... (A Benoit.) Et nous, à notre affaire.

PASCAL, prenant sa casquette et descendant l'escalier en achevant son air.

Je n'apportais, hélas! en France,  
Que mes chansons, quinze ans... et l'espérance.

LANDRY.

Mais veux-tu te taire? animal!

PASCAL, tout à fait en bas... relevant l'air.

Et l'espérance!..

LANDRY.

Tais-toi donc!

PASCAL, dehors.

Et l'espérance!..

LANDRY.

Te tairas-tu?

oo

## SCÈNE VI.

BENOIT, LANDRY.

BENOIT.

Je ne sais ce qu'il a... depuis quelque temps il néglige son ouvrage...

LANDRY.

Mais occupons-nous bien vite d'inscrire toute cette rangée de tiroirs... (Il soupire.) Ah!... je te recommande bien ma maison, mon ami, pendant mon absence..

BENOIT.

Oui, patron.

LANDRY.

Et ma femme, je te la recommande bien aussi. (Il soupire de nouveau.) Ah!..

BENOIT.

Ah! ça, mais, patron... votre femme... qu'est-ce que vous avez donc?...

LANDRY.

Moi, rien!...

BENOIT.

Tout à l'heure, vous disiez: Ma femme!... C'est impossible!... Et ces soupirs?...

LANDRY.

Ah! c'est que, mon pauvre ami, j'ai passé une nuit bien affreuse! Imagine-toi... car c'est trop fort... il faut que je m'épanche... hier, après

avoir entamé avec toi ce maudit inventaire, j'allais me coucher avec tout l'empressement d'un mari... qui meurt d'envie de dormir... lorsqu'en traversant notre petit salon, je vois sur le balcon se dessiner, derrière les carreaux... une ombre...

BENOIT.

Ah! bah!

LANDRY.

Ornée d'une casquette que j'ai tout lieu de croire de loutre!.. Et une longue visière ne me laissait apercevoir que l'extrémité d'un nez qui se prolongeait indéfiniment avec elle...

BENOIT.

C'est plein d'intérêt...

LANDRY.

L'idée me vient de me précipiter dessus!... je m'arrête...

BENOIT.

Vous pouviez recevoir quelque chose...

LANDRY.

Tu m'as compris!... Je m'avance près de la cheminée pour me munir d'une arme à feu... je saisis la pelle... j'ouvre subitement la fenêtre... et...

BENOIT, avec effroi.

Ah!...

LANDRY.

Disparu... Personne!...

BENOIT.

Il avait filé.

LANDRY.

Tu m'as compris!... Mais ce matin, Benoit, à mon réveil... cette ombre, cette casquette, ce nez... tout cela a repassé devant mes yeux... et je me suis aperçu que j'étais jaloux... (Très exaspéré.) comme un tigre... Oh! je dois être affreux!

BENOIT.

Vous n'êtes pas heau... Mais que pouvez-vous craindre?... Une femme timide, vertueuse... qui vous a toujours aimé.

LANDRY.

Trop vite.

BENOIT.

Qui vous a rendu heureux...

LANDRY, l'arrêtant.

Trop tôt!

BENOIT.

Hein?... Que dites-vous?... Est-ce que...

LANDRY.

Chut!... Tu m'as compris!... Oui, mon ami, je l'adorais à la barbe de notre patron d'alors...

BENOIT.

Tiens!... tiens!... tiens!...

LANDRY.

J'étais un scélérat!.. Aussi, quand je l'épousai, Benoit, c'était un mariage d'amour, de passion, de conscience...

BENOIT, souriant.

Ah! il y a un Dieu pour les amans!

LANDRY.

C'est ce qui est effrayant pour ceux qui ne le sont plus...

LANDRY.

Mais chassons ces idées !... Tu as inscrit, n'est-ce pas, l'armoire à la moutarde 100 kilos, tous ces tiroirs ?... (Lui dictant.) Roses printanières, belles de nuit... mules du pape...

BENOIT.

Ça y est... (Ecrivant encore.) Graines de pensées...

LANDRY, l'arrêtant.

Ah ! graines de pensées... En voilà un souvenir !... (Lui montrant le casier.) C'était notre boîte aux lettres...

BENOIT.

Bah !.. c'était là !..

LANDRY.

Que je jetais mes billets, mes demandes de rendez-vous, le matin, en passant comme ça, tiens... Et puis, elle, un instant après, elle ouvrait en catimini, comme ça, tiens... Elle glissait doucement sa main dans le tiroir... et elle en retirait... (Tirant le billet de Pascal.) Ah bah ! qu'est-ce que c'est que ça ?..

BENOIT.

Je conçois maintenant, patron !... Moi aussi, j'aurais toujours peur qu'un autre profitât de ces manigances-là.

LANDRY, à lui-même.

Est-ce que nous aurions oublié celui-ci ? Mais ce n'est pas notre écriture... (Lisant.) « O ange !... » divinité chérie... ta chevelure de jais... » (Parlé.) Tiens ! (Lisant.) « Il faut vous voir, vous parler en » secret... ou mourir... » (Parlé.) Chevelure de jais !...

BENOIT, curieux.

Qu'est-ce qu'il y a ?..

LANDRY.

Des cheveux noirs... comme ma femme !

BENOIT, de même.

Comme votre femme... quoi ?

LANDRY, brusquement.

Je ne te parle pas... (Réfléchissant.) Hermance est blonde... madame Radot est grise... (Avec pathétique.) Oh ! mais ce serait... ce serait...

BENOIT.

Qu'est-ce que ce serait, patron ?

LANDRY.

Te tairas-tu ?.. (A lui-même.) Et des yeux noirs... (Furieux.) Oh ! je vais... (S'arrêtant.) Mais non... il faut, avant de lui parler à lui, que je la voie... car enfin je puis me tromper... je l'espère du moins.

BENOIT, de même.

Mais, monsieur Landry...

LANDRY.

Va-t-en au diable !

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, PASCAL.\*

PASCAL, entrant tout effaré, à part, et posant sa veste et sa casquette sur un sac à gauche.

Partie ! En pension ! Partie !

LANDRY.

C'est lui... Il ose...

PASCAL.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LANDRY.

Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

PASCAL.

Voilà trois fois que vous me le demandez...

LANDRY.

Drôle !

BENOIT, le retenant.

Monsieur Landry !

PASCAL.

Quoi, drôle ! quoi, drôle !... C'est que vous n'êtes pas drôle du tout.

AIR : Sortie de l'aveugle et son bâton.

LANDRY.

Te tairas-tu... car à la fin l'enrage.

PASCAL.

Eh ! mais, monsieur...

LANDRY.

... Tu n'es qu'un polisson.

Et si, morbleu ! tu réponds davantage, Pendant huit jours, je te mets au pilon.

PASCAL.

Peut-on traiter un chrétien de la sorte !

LANDRY.

Attends-moi là, tu vas me le payer !...

PASCAL.

A ton pilon, je n'irais pas d' main morte.

Si je te t'nais dans le fond du mortier.

ENSEMBLE.

LANDRY.

Te tairas-tu ? car à la fin l'enrage ;

Attends-moi là, tu n'es qu'un polisson,

Et si, morbleu ! tu réponds davantage,

Pendant huit jours, je te mets au pilon.

PASCAL.

Je me révolte et j'aurai du courage !

Ah ! je le sais, vous êtes mon patron ;

Je suis ici pour mon apprentissage,

Mais je défends qu'on me mette au pilon.

BENOIT.

Pourquoi crier, etc.

(Landry sort à gauche, entraîné par Benoit.)

\* Benoit, Landry, Pascal.

## SCÈNE VIII.

PASCAL, seul.

Oh ! cet homme m'est odieux... Il l'a renvoyée à sa pension... Eh bien ! j'irai l'en arracher, moi, cet astre... J'y cours... (Il ôte son tablier.) Je l'enlève... et... (Hermance paraît.)

## SCÈNE IX.

PASCAL, HERMANCE.

HERMANCE, entrant.

M'y voilà !...

PASCAL, se retournant avec effroi.

Ah ! Seigneur Dieu ! (Criant.) Hermance !

HERMANCE.

Chut !

PASCAL, baissant la voix.

Hermance !

HERMANCE.

Oui, c'est moi... Je me suis échappée...

PASCAL.

De la pension ?

HERMANCE.

Eh ! non... J'avais tant de chagrin de quitter la maison... c'est-à-dire...

PASCAL, élevant la voix.

De me quitter, moi... Je comprends... allez...

HERMANCE.

Chut !

PASCAL, baissant la voix.

Allez...

HERMANCE.

Que, pour vous revoir, pour vous faire mes adieux, j'ai profité d'un moment où la mère Radot était arrêtée devant une image... Je l'ai laissée seule... le nez en l'air...

PASCAL.

Je connais ça...

HERMANCE.

Et je suis revenue jusqu'à la boutique... où il n'y avait personne... et que j'ai traversée sans être vue...

PASCAL.

Par conséquent...

HERMANCE.

Et me voilà !... mon petit Pascal !... Nous séparer... jamais !...

PASCAL.

Jamais !... ô fille de mes rêves !... fleur... (Mouvement d'Hermance. Il baisse la voix.) Plus douce que la tubéreuse, plus belle que la tulipe, plus suave que l'œillet... panaché... Viens à moi... je te protégerai !... Quittons la Graine de lin !...

Fuyons cet antre où notre jeunesse languit comme un dahlia qui n'est pas arrosé... Fuyons !...

HERMANCE.

Mais ma tante qui me sert de mère !...

PASCAL.

Je t'en servirai, de tante... Oui... (Il l'embrasse.) Et de mère... je t'en servirai... Oui... (Il l'embrasse encore.)

HERMANCE.

Et mon oncle ?

PASCAL.

Je t'en servirai aussi... Oui... (Il va pour l'embrasser et se reprenant.) Non... je le déteste... et il me le rend bien !

HERMANCE.

C'est qu'il ne vous aime pas ! Il vous appelle paresseux ! mal bâti !

PASCAL, avec indignation.

Mal bâti ! Pour paresseux... passons... ça nous regarde... mais mal bâti... je vous jure que non... ma parole d'honneur... Dis-moi, ô toi ! tu as lu ma lettre ?

HERMANCE.

Quelle lettre ?

PASCAL.

Eh bien ! celle qui était là... dans la botte aux pensées.

HERMANCE.

Mais, non...

PASCAL, courant au tiroir.

Ah ! ciel ! elle n'y est plus ! Qui est-ce qui l'a prise ?

HERMANCE.

Ce n'est pas moi !

PASCAL.

Alors... j'y suis... c'est lui... Voilà pourquoi il voulait me mettre au pilon... le sauvage... mais je m'en moque... je m'en irai... je t'emporterai dans mes montagnes de la Savoie...

HERMANCE.

Chut !

PASCAL, baissant la voix.

Dans les montagnes de la Savoie... et je t'épouse... J'ai écrit à mon oncle de me faire passer son consentement, de l'argent et sa bénédiction poste restante ; mais je n'attendrai pas.

AIR : D'Amédée de Beauplan.

ENSEMBLE.

Oui, nous partons pour la campagne,

Comme deux pigeons voyageurs ;

Oui, nous partons pour la montagne,

Comm' deux pigeons, comm' deux petits cœurs.



HERMANCE.

Là nous aurons d'la paix, de doux ombrages.

PASCAL.

Au haut des monts, nous brav'rons les orages.

HERMANCE.

Pour être contents dans not' petit ménage.

PASCAL.

Nous y vivrons d'amour et de laitage.

HERMANCE.

De gâteaux d' Savoie et d'œufs frais!

PASCAL.

Que pour toi je feral pondre exprès.

HERMANCE.

Et tu jures bien ici de n' me quitter jamais... hein ?

PASCAL. [hein ?

Oui, f'sons serment tous deux de n' nous quitter jamais...

ENSEMBLE.

Dieu! qu' c'est gentil (Bis.)

Un couple bien assorti!

Bien amoureux, bien gai, bien tendre et bien nourri!

PASCAL.

Nous serons heureux! et puis,

Dans le beau pays des marmot's, je dis

Qu' les maris ne sont pas engourdis.

ENSEMBLE.

Bras dessus, bras dessous, tous les dimanches,

De val en val, de monts en monts,

Comme deux petit's avalanches,

Nous sauterons, nous danserons,

Nous enverrons paître en même temps (Bis.)

Et nos moutons et nos tyrans.

(Ils dansent la savoyarde sur la ritournelle.)

HERMANCE.

On vient!

PASCAL.

Pristi! cachons-nous! il va me mettre au pilon...  
Où... Ah! dans la chambre de madame Radot.

HERMANCE, y entrant.

Ah! s'il me découvrirait. (Elle ferme la porte.)

PASCAL.

Mais laissez-moi donc entrer!

HERMANCE.

Pas avec moi... Cachez-vous ailleurs...

PASCAL.

Mais non... mais... Oh! je comprends!... de la pudeur... comme la sensitive. Elle a peur de moi... Ah! que vous êtes bonne, mameselle!... (On entend la voix de Landry.) Avec tout ça, il va me donner une danse... Ah! (Ouvrant l'armoire.) L'armoire à la moutarde! Dieu! si elle allait me monter au... (Landry paratt.) Oh! (Il entre vivement dans l'armoire et referme la porte.)

## SCÈNE X.

LANDRY, puis PASCAL.

LANDRY, à la cantonade.

C'est bien! nous verrons, nous verrons. (En scène.) Elle a tout nié... Elle soutient que ce n'est pas pour elle... Mais pour qui donc?... Chevelure de jais... Oh! je le forcerai bien, lui... (Allant à l'escalier et appelant.) Pascal! (Revenant en scène.) Comptez donc sur votre femme, parce que... Raison de plus pour que... (Appelant.) Pascal!...

BENOIT, répondant du bas de l'escalier.

Qu'est-ce qu'il y a?

LANDRY.

Il y a que j'appelle Pascal... Envoyez-le-moi tout de suite...

BENOIT, de même.

Mais il n'est pas dans la boutique!

LANDRY.

Comment! il n'y est pas?... Mais il n'est pas ici non plus... (Pascal, dans l'armoire, éternue. Landry s'arrête.) Qu'est-ce que c'est que ça?... Personne... (Il va pour entrer, Pascal éternue encore.) Si fait... c'est ici... dans la chambre de madame Radot!...

PASCAL, dans l'armoire.

Je n'en peux plus...

LANDRY, ouvrant la porte de l'armoire.

Pascal!... D'où sors-tu, malheureux?\*

PASCAL.

De l'air... j'étouffe... je... atchou!

LANDRY.

Que fais-tu là?... réponds-moi!

PASCAL, éternuant.

Atchou!

LANDRY.

Ah! c'est trop fort.

PASCAL.

Ah! oui, c'est trop fort... ça prend au nez...

LANDRY.

Réponds, ou je t'assomme!

PASCAL.

Par exemple! avisez-vous-en...

LANDRY.

Misérable! (Il le prend au collet.)

PASCAL, lui éternuant au nez.

Atchou!... Ah! que ça fait de bien!

LANDRY, le secouant.

Tu l'aimes... avoue... avoue...

PASCAL.

Ah! mais... ah! mais... dites donc... je sens à la fin la mou... moutarde qui me monte au cerveau... Atchou!

\* Landry, Pascal.

LANDRY, le secouant toujours.

Finiras-tu? C'était elle, n'est-ce pas?.. Réponds-moi donc... tu l'attendais... Elle est ta complice... la perfide que tu aimes?

PASCAL.

Hein? que j'aime!.. moi!.. je n'aime personne!..

LANDRY, lui montrant sa lettre.

Et cette lettre, guesard? (Pascal va pour éternuer.) N'éternue pas ou je t'anéantis...

PASCAL, lui éternuant au visage.

Atchou! (Landry s'éloigne avec colère.) Ah! Seigneur Dieu! quelle volupté!

LANDRY.

Avoue-moi que tu l'aimes! que c'est à elle que tu écrivais... Avoue donc...

PASCAL.

Je m'en vas à mon ouvrage...

LANDRY, courant à lui.

Reste... Je te dis de rester...

PASCAL.

N'approchez pas, bourgeois... je vais éternuer...

LANDRY, reculant.

Parleras-tu enfin, brute?

PASCAL.

Mais qu'est-ce que vous voulez, brute?

LANDRY.

Je veux savoir si tu as eu l'audace de lui parler de ton amour... Si elle t'a écouté!

PASCAL.

Et qu'est-ce que vous lui ferez?

LANDRY, avec un geste menaçant.

Ce que je lui ferai?... Mais je la...

PASCAL.

Ça suffit... je nie tout.

LANDRY.

Mais tu l'aimes?...

PASCAL, s'oubliant.

Si je l'aime!... Mais je n'en vis plus... je n'en dors plus... Ah! tant pis, ça m'est échappé.

LANDRY.

Ah! le gueur! Mais elle l'aime donc?

PASCAL.

Elle m'idole! Elle n'a jamais idolé que moi... comme moi... et j'en ai le droit.

LANDRY.

Une femme mariée!

PASCAL, vivement.

(A part.) Ah bah!... (Haut.) Oui... une femme mariée!... (A part.) Au fait, je puis aimer une femme mariée... (Haut.) Oui!... (A part.) Elle est sauvée! (Il se promène crânement.)

LANDRY.

Toi!... ça!... Voyez donc ce Lovelace... Un drôle, un mal bâti!

PASCAL.

Drôle, possible... mais mal bâti... halte là.

\* Pascal, Landry.

AIR : De la famille de l'apothicaire.

Pour le physique et les attraits,  
Pour tout' c' qui fait la beauté d' l'homme,  
Pour le nez et pour les mollets,  
P't-êtr' ben qu' sur vous j'aurais la pomme;  
Je n'ai pas l'indiscrétion

D'attaquer vos grâc's personnelles...

Mais le conseil de révision

Peut vous donner de mes nouvelles.

Ah!...

(Pascal met sa casquette d'un air triomphant.)

LANDRY, poussant un cri.

Ah!...

PASCAL, effrayé.

Qu'est-ce qu'il y a encore?...

LANDRY.

La casquette!... de loutre!...

(Il veut la prendre.)

PASCAL, se défendant.

Ne touchez pas! elle est neuve d'hier!...

LANDRY, la tirant.

D'hier!... lâche.

PASCAL, la tirant.

Lâche, vous-même!

(M<sup>me</sup> Landry arrive au bruit.)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> LANDRY.\*

M<sup>me</sup> LANDRY, effrayée.

Qu'est-ce que c'est?

PASCAL.

Retenez-le, bourgeois.

LANDRY, hors de lui.

Mon ombre... ma visière... mon nez... les voilà!

PASCAL.

Cet être est fou... (Landry s'élançait de nouveau.)  
Voulez-vous bien me laisser ma casquette?

M<sup>me</sup> LANDRY, calmant Landry.

Mon ami!... (A part.) Mais que signifie?...

LANDRY.

Taisez-vous, madame... je sais tout... je l'ai vu sur votre balcon...

M<sup>me</sup> LANDRY, étonnée et regardant Pascal.

Sur mon balcon...

PASCAL.

Le balcon!.. il m'a vu!...

LANDRY.

Hier soir... vous faisiez semblant de dormir...

M<sup>me</sup> LANDRY.

Moi?...

PASCAL.

Elle!...

LANDRY.

Mais il m'a tout avoué; le sacripain vous aime.

\* Pascal, madame Landry, Landry

PASCAL.  
Hein ?

M<sup>me</sup> LANDRY.  
Il me...

LANDRY, souriant avec un air de raillerie furieuse.  
Oui... il vous idole... ce sont ses expressions...

PASCAL, à part.  
Hein ? qu'est-ce qu'il dit ?

M<sup>me</sup> LANDRY, avec grâce, regardant Pascal.  
Il m'idole !

LANDRY.  
Et vous aussi ! vous l'aimez... il me l'a dit encore...

PASCAL.  
Il croit que la bourgeoise... (Riant, avec satisfaction.) Ah bien ! ah bien !

M<sup>me</sup> LANDRY, avec un ton de tendre reproche.  
Ah ! je ne lui ai jamais dit que je l'aimasse.

PASCAL, de même.  
C'est vrai... elle ne m'a jamais dit qu'elle m'aimasse.

LANDRY.  
Tu m'as donc menti, gueux...

PASCAL, bondissant.  
Ah ! mais...

LANDRY, se reculant.  
Oh ! je ne te crains pas... (D'une voix tremblotante.) Je n'ai pas peur de toi... moi, jaloux... d'un rustre pareil !... (Riant.) Eh ! eh ! c'est bien là... là, ce nez affreux que j'ai vu se prolonger dans l'ombre.

PASCAL.  
Allez... allez toujours... (A part.) Il est dedans tout de même.

LANDRY.  
Qu'est-ce qu'il a dit ?... Ah ! je voudrais te battre.

PASCAL.  
N'approchez pas... ou je vous assomme.

M<sup>me</sup> LANDRY, à Pascal, d'un air tendre.  
Pascal !...

LANDRY.  
Mais j'aime mieux te chasser...

PASCAL, attéré.  
Me chasser !... O Hermance !...

LANDRY.  
Oui, je te chasse honteusement... je te chasse, comme un être dégradé... un mauvais sujet... un drôle, un polisson !

M<sup>me</sup> LANDRY, comme tout à l'heure à Pascal.  
Oh ! je vous en prie !...

LANDRY.  
Va-t-en... et vous, madame... (Faisant le geste de Duprez.) suivez-moi !!!

(Il fait quelques pas et remonte la scène.)

M<sup>me</sup> LANDRY, s'approchant de Pascal, à mi-voix.  
Je ne vous en veux pas, moi... je vous pardonne.

PASCAL.  
Bourgeoise...

LANDRY, revenant vivement  
Madame Landry !... (Il les examine avec colère.)

M<sup>me</sup> LANDRY.  
Me voilà... je te suis...

PASCAL.  
Je m'en vas...

LANDRY.  
Oh ! oui... va-t-en, misérable !... et que l'heure du dîner ne te retrouve pas à la *Graine de lin*.

ENSEMBLE.

AIR : Allons partez, sans tarder davantage. (L'aveugle et son bâton.)

Va-t-en, maudit, je te jette à la porte ;  
Va-t-en bien vite, ou crains mon châtement !  
Ne vois-tu pas la rag' qui me transporte ?  
Ne vois-tu pas que j'ai soif de ton sang ?

M<sup>me</sup> LANDRY.  
Pauvre Pascal ! il te met à la porte.  
Un tel amour est pourtant bien tentant ;  
Mais je dois fuir l'amour qui me transporte  
Pour que mon cœur soit toujours innocent.

PASCAL.  
Oh ! mon Hermance, il me met à la porte,  
Peut-on ainsi maltraiter ton amant !  
S'il faut partir, avec moi je t'emporte !  
Mais comment faire ? Ah ! quel affreux tourment.

(Seul.)  
O Cupidon ! vois ton enfant  
Qui se met sous ta sauvegarde.

LANDRY.  
Que dit-il ? il crie à la garde.

PASCAL.  
Mais j'crois qu'il s'rait plus prudent.  
REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Il emmène M<sup>me</sup> Landry ; Pascal gagne l'escalier du fond et revient vivement quand ils ont fermé la porte.)

## SCÈNE XII.

PASCAL, puis M<sup>me</sup> RADOT et HERMANCÉ.

PASCAL, seul.  
Chassé !... ah ! chassé !... Eh bien ! (Il s'assied.) regarde donc comme tu me chasses de chez toi ! tiens... Mais tu ne sais donc pas, malheureux boutiquier, à quoi tu t'exposes ?... Tu ne crains donc pas que je mette le feu à ton exécrable magasin ? ou qu'une autre vengeance... Oh ! si tu m'arrachais mon Hermance, ta femme... c'est atroce... mais cette idée me jubile !... Me chasser !... me chasser !... (Il se promène vivement.) Mais je foulerai tant qu'il me plaira le sol de ton appartement !... comme à cette heure... tiens ! tiens ! Où as-tu un meuble un peu propre, que mon pied y mette

son paraphe ? (Il s'assied sur la table.) Tu ne devrais vendre que de la graine de niais... car tu es de la plante qui en produit... Exploite-toi... voyons, mets-toi en culture... je prendrai des actions... Ah ! ma tête se détraque... mes jambes mollissent... mon cœur s'en va sous moi... (Il tombe sur une chaise.) Je voudrais dévorer quelque chose !

HERMANCE, ouvrant la porte de la chambre.

Mon Dieu, monsieur Pascal... qu'avez-vous donc ?

PASCAL, se levant vivement.

Hermance !... c'est elle !... Tant pis !... je la dévore !...

M<sup>me</sup> RADOT, dans l'escalier.

O ciel !... M<sup>me</sup> Landry !...

HERMANCE.

Quelqu'un !... prenez garde...

(Hermance ferme la porte sur elle et n'est plus en vue.

M<sup>me</sup> Radot entre.)

PASCAL.

Non... c'est personne... c'est mame Radot...

M<sup>me</sup> RADOT, tout essouffée.

Ah ! monsieur Pascal ! si vous saviez... Où est M. Landry, la bourgeoise ?

PASCAL.

Ils se chamaillent... après ?

M<sup>me</sup> RADOT.

Il faut que je les voie...

PASCAL.

Quoi ?

M<sup>me</sup> RADOT.

M<sup>lle</sup> Hermance est perdue.

PASCAL.

Non... ne dites pas... chut !

(Hermance entr'ouvre la porte.)

M<sup>me</sup> RADOT.

Mais si... puisqu'elle m'a laissée en route... qu'elle n'est pas rentrée à sa pension... je vais...

PASCAL, la retenant.

Chut ! restez... si vous dites un mot, nous sommes morts, et vous aussi...

HERMANCE, qui vient d'entr'ouvrir la porte, à la voix de M<sup>me</sup> Radot, et qui s'est approchée doucement.

La voilà...

M<sup>me</sup> RADOT.

Hermance !

HERMANCE, lui mettant la main sur la bouche.

Chut !

M<sup>me</sup> RADOT, à demi-voix.

Mais enfin pourquoi, méchante enfant...

HERMANCE.

Je ne voulais pas retourner en pension.

PASCAL.

Nous nous aimons !

M<sup>me</sup> RADOT.

Vous ?

PASCAL, même jeu.

Chut !

HERMANCE.

Et mon oncle veut me marier, je le sais, dans un an, à son frère, qui lui ressemble...

PASCAL.

C'est affreux !... Et il m'a chassé...

M<sup>me</sup> RADOT.

Mais il faut que je lui dise...

HERMANCE, la faisant asseoir.

Rien ! oh ! rien, bonne mère... je vous en prie...

PASCAL, de même.

Oh ! oui, bonne mère ! je vous en prie !

HERMANCE.

En attendant que nous décidions quelque chose.

PASCAL.

Oh ! oui, en attendant !

M<sup>me</sup> RADOT.

Mais je serai grondée...

AIR : C'est l'instant du plaisir. (de Doche.)

PASCAL et HERMANCE.

Oh ! pour nous, quel plaisir

De nous revoir sans cesse :

Nous faisons la promesse

De vous aimer, de vous bénir.

HERMANCE.

Pourquoi refuser ?

Ah ! que ce baiser

Pour votre Hermance obtienne grâce.

PASCAL.

Sauvez-nous tous deux,

Et rendez heureux

Votre Pascal qui vous embrasse.

ENSEMBLE.

Ah ! pour nous quel plaisir !

Laissez-vous attendrir ;

Not' sort vous intéresse ;

Nous faisons la promesse

De vous aimer, de vous bénir.

PASCAL, après avoir embrassé M<sup>me</sup> Radot, fait la grimace ; à part.

Ah ! pour nous quel plaisir !

Quel plaisir !

M<sup>me</sup> RADOT.

Câlins !... Eh bien ! je ne dirai rien... là... jusqu'à ce soir...

HERMANCE, l'embrassant.

Oui, oui... jusqu'à ce soir...

M<sup>me</sup> RADOT.

Mais, voilà... M. Landry !...

PASCAL.

Ah !... (Il court à la porte de l'armoire à moutarde.)

Non... il connaît la cachette... Oh !

(Il saute dans un sac qui est ouvert près de deux autres qui sont pleins et debout.)

HERMANCE.

Mais... où allez-vous donc ?...

M<sup>me</sup> RADOT.

A qui en a-t-il ?

PASCAL, les pieds dans le sac.

Vous dites : Voilà M. Landry... et j'ai eu une venette...

M<sup>me</sup> RADOT.

Mais non... je dis : voilà... M. Landry consentira-t-il jamais...

PASCAL.

Ah ! si ce n'est que ça... (Il va pour sortir du sac.)

M<sup>me</sup> RADOT.

Mais que prétendez-vous faire ?

PASCAL.

Vous me le demandez?... (Il entend Landry.)

Oh !... (Il se renforce dans le sac.)

HERMANCÉ, l'apercevant.

Oh ! (Elle se jette dans sa chambre.)

M<sup>me</sup> RADOT, effrayée.

Oh ! (Landry lève les yeux et l'aperçoit.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LANDRY.\*

LANDRY, brusquement.

Ah ! c'est vous, madame Radot ?

M<sup>me</sup> RADOT.

Oui, monsieur...

LANDRY.

Il s'est passé de belles choses, en votre absence... j'ai chassé ce drôle de Pascal... (Mouvement de Pascal.) Et je vous fais mon compliment, à vous... une femme d'âge, en qui j'avais confiance... vous avez bien surveillé !... Vous ne vous êtes aperçue de rien ?...

M<sup>me</sup> RADOT, tremblante.

Dam ! je ne sais pas... parce que...

LANDRY.

Parce que... parce que... Tenez... allez appeler Benoit, il faut que nous terminions notre besogne. Nous avons encore à rentrer les navets et les haricots... ça me distraira... Mais allez donc !...

M<sup>me</sup> RADOT.

J'y vas, monsieur, j'y vas...

(Elle gagne l'escalier avec effroi.)

LANDRY, entrant dans le petit bureau.

Elle serait capable de favoriser leur amour... comme le mien, autrefois...

SCÈNE XIV.

LANDRY, dans le bureau, HERMANCÉ, dans la chambre, PASCAL, dans le sac, puis M<sup>me</sup> RADOT.

M<sup>me</sup> RADOT, dans l'escalier.

Monsieur Benoit !... monsieur Benoit !... (Her-

\* Landry, madame Radot,

mance ouvre la porte de la chambre ; Pascal sort la tête de son sac.) Oh !

LANDRY, dans le bureau.

Hein ?... (Ils rentrent vivement tous les deux.)

M<sup>me</sup> RADOT.

Rien, monsieur, j'appelle... (Appelant.) Monsieur Benoit !

(Elle disparaît ; Landry, qui est monté dans le bureau de caisse prendre son calepin, en redescend et va vers les sacs, parmi lesquels est celui de Pascal pour en prendre note.)

LANDRY.

Un, deux, trois, haricots... pois secs... navets... bien... (Il rentre et va à la table pour écrire en parlant.) Partirai-je maintenant pour l'Auvergne ? (Pascal et Hermance sortent en même temps de l'armoire et du sac.) Je serai dans des trousses.

(Il est remonté dans le bureau et écrit.)

PASCAL, à voix basse.

Ayez du courage... il est dedans...

HERMANCÉ, de même.

Et vous ?

PASCAL.

Et moi aussi...

HERMANCÉ, sortant de la chambre.

Comment vous trouvez-vous dans ce sac ?

PASCAL.

Hen !... hen... ça sent furieusement les haricots.

ENSEMBLE.

AIR nouveau de M. Doche.

Prenons garde, silence !  
Et trompons tous les yeux :  
Ayons de la prudence  
Pour déguerpir tous deux.

PASCAL.

Je t'enlève à l'instant.

HERMANCÉ.

O ciel !

PASCAL.

Non, en Savoie,  
Chez mon oncle, qui m'attend.

HERMANCÉ.

Et le mien ?

PASCAL.

Je l'envoie  
Au diable qui le prend.

HERMANCÉ.

Mais partir ?

PASCAL.

Il le faut.

HERMANCÉ.

Attendez.

PASCAL.

Un quart d'heure

Et filons.

HERMANCÉ.

C'est trop tôt.

PASCAL.

Tu veux donc que je meure  
Dans ce sac d'haric?...

HERMANCE.

Oh!

REPRISE ENSEMBLE.

Prenons garde, etc.

PASCAL.

Oh!

HERMANCE ET M<sup>me</sup> RADOT.

Oh!

(Hermance a voulu rentrer dans la chambre de M<sup>me</sup>  
Radot, mais la porte s'est refermée, et elle est dans  
un grand embarras.)

## SCÈNE XV.

PASCAL, dans le sac, BENOÎT, LANDRY,  
M<sup>me</sup> RADOT, HERMANCE.

M<sup>me</sup> RADOT, paraissant vivement au moment où ils  
rentrent.

Hum! hum!...

(Elle court se placer devant Hermance pour la cacher.)

BENOÎT.

Mon Dieu, me voilà, me voilà!... Comme vous  
me faites courir!...

LANDRY, sortant du bureau.

Allons donc, lambin, il y a une heure que j'at-  
tends.

BENOÎT.

C'est le facteur qui me retenait... il apporte des  
lettres... Je croyais que vous étiez chez madame...  
(Hermance profite du moment où on ne la voit pas  
pour se jeter dans le bureau.)

LANDRY.

Des lettres!... chez ma femme... je vais y pas-  
ser... Mais il faut achever cet inventaire... là haut,  
le nombre des sacs... ce qu'ils renferment... Vas-  
y toi-même. Ah! attends... Et ceux-ci?... Tu les  
monteras par le judas... Jette-moi le crochet.

(Pascal s'agite dans son sac; M<sup>me</sup> Radot se met  
vivement devant.)\*

BENOÎT.

Tout de suite, bourgeois... (Il appelle.) Viard,  
viens accrocher les sacs.

(Il monte au grenier par l'escalier en vue du public.)

HERMANCE, dans le bureau.

Que dit-il là?

M<sup>me</sup> RADOT, à part.

Qu'allons-nous devenir, grand Dieu!

LANDRY.

Qu'est-ce que vous avez à marmotter, vous?

M<sup>me</sup> RADOT.

Rien, monsieur, je pensais... je disais...

BENOÎT, en haut du judas.

Voilà, bourgeois, si vous voulez...

(Il jette la corde au bout de laquelle est le crochet.)

\* Pascal (dans le sac), madame Radot (devant), Landry,  
Hermance (cachée dans le bureau).

HERMANCE, dans le bureau.

Pauvre garçon, on va l'abimer!

LANDRY.

C'est bien. (A M<sup>me</sup> Radot.) Retirez-vous de là...

(Il va pour prendre le sac où est Pascal.)

M<sup>me</sup> RADOT, jetant un cri.\*

Ah!

LANDRY, la regardant.

Eh bien, quoi? Qu'est-ce que vous avez? (Il met  
le crochet à un autre sac et crie :) Enlevez!...

VIARD, aidant à accrocher le sac.

Enlevez!...

HERMANCE, à part.

Il est sauvé!...

(Le sac est enlevé; Pascal le regarde monter; Landry  
se rapproche de M<sup>me</sup> Radot, qu'il saisit par le bras.)

M<sup>me</sup> RADOT.

Pauvre Pascal!

LANDRY.

Pascal! qu'est-ce que vous dites de Pascal?  
puisque je vous dis que je l'ai chassé... il était  
amoureux.

M<sup>me</sup> RADOT.

Ah! il était... c'est possible... j'ai cru voir...

LANDRY.

Ah! vous avez cru... c'est bien heureux.

M<sup>me</sup> RADOT.

Oh! bourgeois... après tout, il n'y a pas grand  
mal.

LANDRY, avec colère.

Comment, il n'y a pas grand mal... vieille  
folle!...

M<sup>me</sup> RADOT.

Ecoutez donc, à son âge, c'est assez naturel!

LANDRY.

Assez naturel! aimer ma femme!

M<sup>me</sup> RADOT.

Votre!... Ah! ça, je n'y suis plus du tout,  
moi!

LANDRY.

Vous trouvez ça naturel?... c'est gentil... Si je  
ne me retenais... mais, madame Radot, vous sa-  
vez quelque chose... oui... sur l'amour de ce scé-  
lérat pour ma femme... Avouez, mais avouez  
donc!...

M<sup>me</sup> RADOT.

Monsieur...

BENOÎT, d'en haut.

A un autre...

LANDRY, allant aux sacs sans perdre de vue

M<sup>me</sup> Radot.

Bon! (A M<sup>me</sup> Radot.) Ne vous éloignez pas...  
(Il met le crochet au sac où est Pascal, qui recule une  
seconde fois.)

HERMANCE, s'oubliant.

O ciel! (M<sup>me</sup> Radot tousse.)

LANDRY et VIARD, criant.

Enlevez!... (Le sac est enlevé.) Que voulez-vous  
dire par ce: ô ciel!...

(Pascal s'agite dans le sac.)

\* Pascal, Landry, madame Radot.

PASCAL, gesticulant.  
Oh ! pristi ! les montagnes de la Savoie ne sont rien près de cette ascension.

(Il envoie des baisers à Hermance.)

LANDRY, se rapprochant de M<sup>me</sup> Radot.  
Avouez que Pascal...

M<sup>me</sup> RADOT, le suivant toujours.  
Eh bien ! oui, monsieur... Pascal...

LANDRY.  
Oh ! je le tuerai, ce Savoyard...

PASCAL, rentrant la tête.  
Auvergnat ! (Le sac entre par le judas.)

M<sup>me</sup> RADOT.  
Ah ! ça y est !  
HERMANCE, à part, avec joie.

Il y a passé !...  
LANDRY, regardant en l'air.  
Mais que diable regardez-vous donc toujours en l'air?...

M<sup>me</sup> RADOT.  
Moi, monsieur... c'était ce sac... (A part.) Je suis morte.

LANDRY.  
Descendez à la boutique... Je vous défends d'entrer chez ma femme... je vous le défends.

M<sup>me</sup> RADOT.  
Oui, monsieur... oui... (A part.) Ces pauvres enfans !... J'y vais, monsieur !...  
(Elle descend.)

LANDRY.  
Je gage qu'elle est leur complice... comme de mon temps.

BENOÏT, criant dans le grenier.  
Arrêtez ! Au voleur !

HERMANCE, à part.  
Ah ! mon Dieu !

LANDRY.  
Hein ? qu'y a-t-il ?  
(Pascal dégringole l'escalier et Landry l'attrape au passage.)

## SCÈNE XVI.

BENOÏT, PASCAL, LANDRY, HERMANCE,  
dans le bureau.

LANDRY, lui donnant un coup de poing.  
Qui vive ?

PASCAL, le lui rendant.  
Ami !

HERMANCE.  
Le malheureux !

LANDRY.  
Drôle, d'où viens-tu ?

PASCAL.  
Je m'en vas.

LANDRY.

Reste !

BENOÏT, qui l'a poursuivi.  
C'est Pascal !... Que diable faisais-tu là, au milieu des sacs ?

LANDRY, allant à lui.  
Il se cachait !

PASCAL.  
Mais non, mais non... Je prenais mes hardes pour faire mon paquet... et le mettre dans ma hotte.

LANDRY.  
Et pourquoi n'es-tu pas parti quand je t'ai chassé ?

PASCAL.  
Pourquoi ?... Vous ne m'aviez pas payé mon dû.

LANDRY.  
Quoi ! ton dû ?

PASCAL.  
Quand on met quelqu'un à la porte, on commence par lui payer son dû...

LANDRY.  
C'est bien... Six semaines à deux cents francs par an... Deux cents francs par an à ça... A ça, deux cents francs... Ah ! pouah !

PASCAL.  
Vous étiez le maître de m'augmenter, monsieur...

LANDRY.  
Je vais te le chercher, ton dû... Oh ! si je croyais être le plus fort... Mais fais ton paquet... dépêche-toi... Je te l'apporte ton dû.. Viens vite le prendre dans le bureau.

PASCAL.  
Ciel !

HERMANCE.  
Je suis perdue !

(Elle tombe évanouie sur le fauteuil.)

PASCAL, lui barrant le chemin.\*  
Pardon, patron... si c'était un effet de votre bonté... de ne pas me donner de gros sous... je n'aime pas à en porter, ça trouble mes poches...

LANDRY.  
Ah ! vraiment ? (S'arrêtant.) Eh bien ! Benoît, tu en as en bas, tu vas le payer en monnaie de billon, et tu me le flanqueras à la porte...

BENOÏT.  
Mais ces lettres, patron ?

LANDRY.  
Ces lettres !... Ah ! chez ma femme... De qui ces lettres !... ma femme !... (Sortant.) Ah ! j'en perdrai l'esprit !...

PASCAL.  
C'est fait...

(Benoît est descendu par le fond. Landry est sorti par la gauche.)

\* Landry, Benoît, Pascal.

## SCÈNE XVII.

PASCAL, HERMANCE

PASCAL.

Ah!... vite! vite! Il n'y a pas de temps à perdre... Je l'enlève... mais comment?... Ah! dans ma hotte... S'il la découvrirait... (Il va au fond décrocher sa hotte et vient la poser à droite, sur le comptoir. Le dos de la hotte est retenu par la barre de fer qui portait les balances. Puis il monte, et aperçoit Hermance évanouie.) Ciel! évanouie! Hermance! Ah! pauvre ange!... C'est ce butor qui... Oh! il faut lui rendre connaissance... Mais non, non... Pour la dérober à tous les yeux... pour l'enlever... (Regardant sa hotte.) J'aime mieux ça... elle lutterait encore, peut-être... et le temps est précieux... (Il l'embrasse et la met dans la hotte.) Oh! oui... trésor, va... je serai fier de te porter dans ma hotte... elle est à moi... Là, tout est bien disposé.

HERMANCE.

Ah! mon Dieu! qui est là?

PASCAL.

C'est moi... (A part.) Dépêchons-nous. (Haut.) Ne crains rien... moi... Pascal... ton petit Pascal... (Mouvement d'Hermance.) Oh! non, oh! non! je n'abuserai pas... (Mettant une toile sur la hotte.) Tiens! tiens!.. ma pauvre petite colombe! tu dois être bien comme ça.. (A part) Elle doit être horriblement mal...

HERMANCE.

Où suis-je?

PASCAL, découvrant un peu la hotte.

Tu es près de moi... dans mes bras, chère amour... et nous partons... (A part, mettant un flacon dans la hotte.) Ça la fera revenir à elle... Maintenant je ne crains plus qu'elle m'échappe. (Il descend.) Attachons les courroies... Voilà qui est fait!... Vite en route...

(Il a hissé la hotte sur ses épaules.)

HERMANCE, sortant la tête et relevant la barre de fer qui retient la hotte.

Pascal!

PASCAL.

Chut! Il y a un flacon dans la hotte.

HERMANCE.

Pascal... monsieur Pascal... que signifie?... (Pascal se détourne, et on voit écrit sur la toile d'enveloppe, en grosses lettres : FRAGILE.)

PASCAL.

Hermance, taisez-vous!...

HERMANCE.

Dans une hotte!... mais je veux sortir!...

PASCAL.

C'est justement pour vous faire sortir que je vous emporte.

(Il la ballote en voulant la regarder derrière lui.)

HERMANCE, riant

Pascal! j'ai peur!...

PASCAL.

J'ai votre parole!

HERMANCE, lui tirant les cheveux en riant toujours.  
Laissez-moi.. Je vous arrache les cheveux...

PASCAL.

Aie! Hermance... Cessez de me parler de la sorte, vous me faites mal.. Oh! Benoit!  
(Benoit vient d'entrer par le fond, Hermance s'est blottie dans la hotte, cachée par la toile.)

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, BENOIT, M<sup>me</sup> RADOT.

BENOIT.

Tiens, Pascal, voilà tes gros sous... veux-tu que je les mette dans ta hotte...

PASCAL, vivement.

Non non... garde-les, tu les mettras à la caisse d'épargne... pour mon compte.

M<sup>me</sup> RADOT.

Vous partez, M. Pascal?

PASCAL, inquiet et pressé.

Oui, je pars... adieu...

PASCAL, s'éloignant en chantant.

Aux montagnes de la Savoie,  
Je naquis de pauvres...

(M<sup>me</sup> Landry entre par le fond et arrête Pascal.)

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> LANDRY.M<sup>me</sup> LANDRY.

M<sup>me</sup> Radot.. Benoit... qu'est-ce que j'apprends?  
Hermance... vous ne l'avez pas vue?

PASCAL.

Aie! aie!

M<sup>me</sup> LANDRY.

Ah! ça, mais Pascal, où allez-vous?

PASCAL.

On m'a chassé, madame... et je pars... (Il va pour s'éloigner de nouveau.)

Aux montagnes de la Savoie...

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, LANDRY.

LANDRY, se trouvant près de lui. Il est entré une lettre ouverte à la main et ses lunettes sur le nez. D'un ton calme et le regardant par-dessus ses lunettes.  
Où vas-tu?

M<sup>me</sup> LANDRY.

Mon mari!



PASCAL.

Le grainetier !

LANDRY, de même.

Où vas-tu ?

PASCAL.

Comme vous entendez... (Il chantonne.)

Aux montagnes de la Savoie...

LANDRY.

Restez... Vous êtes bien pressé de partir...

PASCAL.

Mais oui... ça me talonne assez...

Je naquis de pauvres...

LANDRY.

Restez... (S'approchant davantage de lui.) Je serais curieux de savoir ce que vous avez écrit à votre oncle de Chambéry... Libertin que vous êtes... dont voici la réponse... à moi... à moi...

PASCAL, vivement.

La rép... oh ! Dieu !

LANDRY, l'arrêtant.

Chut ! vous lui avez écrit que vous étiez amoureux... que vous lui demandiez de l'argent pour vous établir...

PASCAL.

Et mon oncle vous écrit...

LANDRY.

Qu'il vous fait une dot pour vous marier...

PASCAL, dans l'ivresse.

Me marier ! Ah ! mon Dieu ! soutenez-moi... je tombe... (Il chancelle.)

HERMANCE, jetant un cri du fond de sa hotte.

Ah !!!

M<sup>me</sup> RADOT, le retenant.

Q'entends-je !

M<sup>me</sup> LANDRY, de même.

Hermance !

LANDRY.

Ma nièce ! Qu'est-ce que vous faites là ?

M<sup>me</sup> LANDRY.

C'est elle qu'il aimait !

M<sup>me</sup> RADOT.

Et qu'il enlevait !...

PASCAL.

Voilà, patron !

LANDRY.

Comment !... Elle... Hermance !.. mais ça ne se peut pas... Et son billet... ta chevelure de jais...

PASCAL.

Dam ! patron, c'est dans la *Belle Olympe*.

LANDRY.

Hein ?... Va-t-en au diable, avec ta belle Olympe !... (A Hermance qui est encore dans la hotte, mais dont la tête et les épaules passent au travers de la toile.) Et vous, mademoiselle... oser...

(Pascal, voyant qu'il s'approche d'elle, s'éloigne.)

HERMANCE, du haut de la hotte.

Dam ! ma tante se laissait bien faire la cour par vous !

PASCAL.

Bien répondu !

LANDRY, de même.

Silence ! Lui permettre de vous écrire ?..

HERMANCE.

Par la boîte aux pensées !

M<sup>me</sup> LANDRY.

Comme vous...

LANDRY.

Et se laisser enlever... quelle légèreté !

PASCAL, à part.

Quelle légèreté ! quelle légèreté !...

HERMANCE, dans la même position, d'un air suppliant.

Pardon, je n'ai pas été maîtresse de mon cœur ! Mon petit oncle... si je n'étais pas là-dedans, je tomberais à vos pieds...

PASCAL.

Et moi aussi, si je n'étais pas là-dessous. M<sup>me</sup> RADOT, pendant que madame Landry fait descendre Hermance de la hotte.

Songez au scandale, monsieur ; et puisqu'il l'a respectée... il n'est qu'à moitié coupable !

LANDRY.

Ah ! alors... il y a moins de mal que je ne croyais...

PASCAL, qui l'a entendu, venant à lui avec espoir.

Ah ! patron !...

LANDRY.

Et mon frère pourra encore l'épouser...

PASCAL, reculant indigné.

Hein ! parce que je l'ai respectée ?... Eh bien ! non... eh bien ! non... (Il embrasse Hermance à plusieurs reprises.) Tiens ! tiens ! tiens ! tiens !...

BENOIT.

Ah ! tудieu ! comme il y va !

M<sup>me</sup> RADOT, le tirant par son habit.

Monsieur Pascal !

PASCAL.

Lâchez-moi... Voilà comme je la respecte... (L'embrassant.) Tiens ! tiens ! (A Hermance.) Embrasse-moi, ça ne fera pas mal.

(Hermance l'embrasse.)

M<sup>me</sup> LANDRY, à Landry.

Voilà comme vous étiez, monsieur...

LANDRY, les séparant.

Mais l'enragé... si je ne la lui donne pas ?...

PASCAL, avec force.

Je la prendrai !... Otez-la-moi maintenant !

LANDRY, regardant sa femme.

Au fait, je dois encore me louer d'en être quitte pour cela... (A Pascal.) Prends-la donc... et rends-la heureuse !

PASCAL.

Comme dans la *Belle Olympe*... Ils vécutent parfaitement heureux et ils eurent beaucoup...

M<sup>me</sup> LANDRY, l'arrêtant.

Pascal !...

PASCAL, s'arrêtant

C'est juste...

**HERMANCE**, sautant de joie.

Je n'irai donc plus en pension !

PASCAL, l'enlevant.

Non, non !... c'est moi qui te prends en pension !... pour compléter tes études, ô ange ! Merci, ma belle tante... mon bel oncle... Je dis bel, parce que vous êtes l'oncle de ma femme.... sans ça...

(Au public.) Non.

**CHOEUR FINAL.**

AIR :

Heureux

Et joyeux

Fidèles

Comm' des tourterelles,

Désormais chez nous

N' faisons la guerr' qu'aux jaloux.

(Au public.)

AIR : Allez-vous en, gens de la noce.

V'là, j'dis, une œuvre littéraire,

Plein', d'esprit, d' goût et cætera ;

Et j' suis sûr que l' nommé Molière

N'a rien fait de c' numéro-là.

Ah ! lorsque l'ennui vous possède,

Quand vous souffrez de quelqu' chagrin,

Pour le chasser, pour rire enfin,

Messieurs, venez chercher un r'mède,

Tous les soirs, à la graine de...

(Landry l'arrête.)

(Se reprenant.) Dans not' magasin.

Messieurs, venez chercher un r'mède,

Tous les soirs, dans not' magasin.

**REPRISE DU CHOEUR.**

**FIN DU MAGASIN DE LA GRAINE DE LIN.**

**NOTE POUR LES DIRECTEURS DE PROVINCE.**

Si pour l'enlèvement de Pascal dans le sac, les dispositions du théâtre ne permettent pas d'établir des poulies au dessus du plafond et de l'opérer par le judas ainsi que cela est indiqué dans la pièce, On pourra y suppléer en chargeant le sac où s'est caché Pascal sur l'épaule d'un garçon de boutique qui le portera au grenier par l'escalier du fond.

Quant à la scène où, au dénouement, Pascal emporte Hermance dans sa hotte, l'acteur peut dès l'entrée de Benoit, et même avant, s'appuyer de temps à autre sur un bahut, placé à droite, audessus duquel étaient posées les balances au lèyer du rideau, ou mieux encore sur un baton qu'il aura pris alors à cette réplique : « Attachons les courtoies... et vite en route... Ah ! mon baton ! »